



Michel Giannelli

*Où les abeilles
sont des ciseaux*

Récit

Préface

Terre du Kilimandjaro nourrissant beaucoup de villages d'Africains où tous sont noirs.

Mais en cherchant un peu, on s'aperçoit que beaucoup d'ethnies différentes se côtoient et vivent ensemble.

Sa majesté KIBO les rassemble toutes autour de lui.

Paisible puissance endormie, il veille sur tous comme une mère.

Léo Grandjean

Chef de l'expédition

Mont-Kenya-Kilimandjaro 95

INTRODUCTION

Samedi 29 juillet.

L'Afrique noire ! Dans quelques heures, j'embarquerai vers mon rêve d'enfance, l'ascension du mythique Kilimandjaro en Tanzanie, avec pour préparation celle du Mont Kenya. J'ai longuement hésité avant d'entamer ce voyage. Partir seul ou en groupe ? Après avoir étudié de manière approfondie le parcours idéal, j'ai pensé qu'il serait préférable de partir avec un voyage organisé, vu tous les préparatifs indispensables à la réussite d'une expédition qui ne consistait pas seulement à photographier les animaux sauvages de la savane. Ce n'est pas l'aventure telle que je l'imaginai tout enfant mais, pour une première fois, ce sera plus prudent d'agir ainsi.

Je pense être prêt. Pendant toute l'année, j'ai fait les vaccins obligatoires ou conseillés : polio, hépatite C, fièvre jaune, tétanos.

Je me suis muni d'un passeport avec les visas réglementaires pour entrer au Kenya et en Tanzanie.

Je garde quelques dollars en poche car la monnaie est acceptée partout dans le monde.

J'ai mis dans mes sacs :

- deux chemises à manches courtes,
- deux chemises à manches longues pour faire face aux moustiques entre la tombée de la nuit et l'aube,
- un pantalon
- un short
- un collant, une fourrure polaire, une veste, des gants, un bonnet (pour aller sur l'équateur, un comble !)
- des chaussures de marche
- une lampe frontale,
- de l'aspirine, des pansements, de l'alcool, de la crème solaire écran total, un produit pour moustiques tropicaux, des comprimés pour désinfecter l'eau,
- du fil et des aiguilles, des élastiques,
- beaucoup de pellicules photos et mon carnet pour prendre des notes...

Bref, tout le nécessaire pour un séjour pendant lequel il faudra affronter les insectes, la chaleur mais aussi le froid des grandes altitudes !

Ca y est ! Mon vol est annoncé. Je me lève, donne mon billet à l'hôtesse et vais m'asseoir sur mon siège. Mon cœur bat, l'aventure commence.

I CHAKULA AYARI

Dimanche 30 juillet.

Je m'attends à débarquer dans une véritable fournaise en arrivant à Nairobi, la capitale du Kenya. Mais lorsque j'avance sur le tarmac, la température n'est que de 22 degrés. Certes, nous sommes à proximité de l'équateur, l'atmosphère est humide mais nous nous trouvons aussi à 1600 m d'altitude, ce qui rafraîchit considérablement le climat de cette région. Contrairement aux clichés habituels sur la brûlante Afrique, le froid m'accompagnera ainsi sur les deux plus hauts sommets du continent.



Pendant le vol en avion, j'ai sympathisé avec mes compagnons de route. Nous nous engouffrons dans un minibus qui nous attendait à la sortie de l'aérogare. Nous traversons la métropole. Des petits gratte-ciel côtoient les marchés hauts en couleur où se bouscule une foule animée. De vieux autobus bondés, les « matatu » se mêlent au folklore de cette ville bouillonnante. Rapidement, la cité cède la place à une ceinture de taudis où se masse la frange la plus pauvre de la population. En effet, même si le Kenya est un pays qui ne connaît pas de grande famine, il reste néanmoins touché de plein fouet par le chômage et l'épidémie de SIDA qui ravage toute l'Afrique. Cette vision triste - et si souvent répétée dans les pays pauvres- s'éloigne de notre vue. Nous roulons à présent sur l'unique autoroute du pays où nous circulons à gauche, comme en Angleterre.

Tout à coup, l'un des innombrables barrages policiers du pays nous arrête : contrôle du véhicule. Et comme il existe toujours quelque chose de non réglementaire, l'amende est ici une sorte de pourboire qu'on laisse à l'agent comme un droit de passage. Mais cette fois ci, Patrick, notre chauffeur ne l'entend pas de cette oreille. Il répond qu'il a du refaire le plein de gasoil avant de partir et qu'il n'a plus d'argent, qu'il doit conduire au plus vite ses passagers à l'hôtel Moutain Rock, près de Nanyuki, que c'est encore loin et l'on sera furieux là-bas de savoir qu'il a été retardé à cause d'un barrage. Il a parlé très vite sans crier.

Le policier réfléchit et se ravise : le tourisme représente une part importante de l'économie kenyane. En conséquence, il faut mieux éviter d'importuner les touristes occidentaux car cela pourrait se retourner contre lui. Nous voilà donc repartis sans laisser ni pourboire ni amende.

L'autoroute est remplacée par une simple chaussée goudronnée. Malgré la nuit blanche passée en avion dans des fauteuils trop petits pour mes 1,90 m, je suis fasciné par les paysages que je découvre. J'aperçois beaucoup de cultures bananières et des champs de légumes ou de céréales. On m'expliquera par la suite les bananes, le thé, le café sont en grande partie destinés à l'exportation tandis que les cultures de base comme le chou, le maïs, le sorgho servent uniquement à la consommation locale. Ici, au Kenya, on mange facilement à sa faim, mais l'aisance matérielle ne va guère plus loin que ça.

Je suis surpris de ne pas voir beaucoup de villages. En fait, les maisons sont disséminées dans les terres et la forêt luxuriante. Celles que nous apercevons sont le plus souvent minuscules avec des murs en bois et un toit en tôle ondulée. S'il n'existe pas de villages, ce sont les temples protestants et les églises catholiques qui rassemblent les populations avec leurs dispensaires, leurs

écoles et, parfois, leurs collègues. Partout, au Kenya, les religieux encadrent étroitement la vie publique.

Nous continuons notre route. Passée la ville de Nanyuki, située à 2000m d'altitude, nous arrivons à l'hôtel Mountain Rock. Avec ses bungalows luxueux plongés dans une végétation de rêve, l'établissement est un vrai palais. La fatigue ne m'empêche pas d'être envoûté par ce jardin paradisiaque où mes plantes d'appartement sont subitement devenues gigantesques. Des petits oiseaux de toutes les couleurs y virevoltent dans tous les sens.

Mais « chakula ayari », « à table » en swahili. Je me dirige vers la salle à manger où m'attend un « nyama-choma » accompagné d'ugali et de ndizi. Je me régale donc d'un morceau de chèvre grillé accompagné de bouillie de maïs et de bananes cuites à la vapeur dans des feuilles de bananier. Je goûte même le pili-pili, une sauce composée de piments forts dissous dans du jus de citron. Aussitôt, je deviens écarlate, mes yeux pleurent. Comment peut-on manger un assaisonnement aussi fort ? Autre pays autres mœurs !

Après ce premier contact avec la cuisine locale, je vais enfin me glisser dans mes draps, fermant les yeux sur les nouveaux bruits et les nouvelles odeurs qui vont m'accompagner pendant ces trois semaines de voyage.

Je passe ma première nuit au Kenya !

2/ MES COMPAGNONS DE VOYAGE

lundi 31 juillet, matin.

J'ouvre un œil, regarde autour de moi. Mon rêve se poursuit. Le trekking Mont Kenya-Kilimandjaro se met véritablement en route.

Le chef de notre expédition est accompagnateur en montagne. Il travaille pour une agence spécialisée dans les randonnées à travers les montagnes et les déserts du monde. C'est un habitué de l'Afrique entraîné à tout organiser en main de maître dans une région où rien ne l'est jamais vraiment, ce qui n'est pas une mince qualité.

Notre groupe est composé de onze personnes. Catherine, Michel, Alain et Rita, Paul et Jeannine, Thérèse, Nadine et les doyennes du groupe, Anne-

Marie et Marie-Madeleine que nous surnommons immédiatement les « sisters », les sœurs en anglais, parce qu'elles sont jumelles. Quant à moi, je suis le benjamin de l'équipe et celui qui a le moins voyagé parmi eux.

Michel, cheveux blancs, la quarantaine passée, a déjà à son actif le plus haut sommet d'Amérique du Nord, le Mont Mac Kinley, et celui d'Amérique du Sud, l'Aconcagua. C'est aussi un passionné de plongée qui paraît ne jamais avoir froid. Alain, avec son visage de baroudeur chauve et Rita ont passé de nombreuses années en Afrique, notamment pour le CICR ⁽¹⁾. Alain, en particulier, a vécu des aventures peu communes sur ce continent. Thérèse la brune et Nadine la blonde, tout comme Paul et Janine, de l'Education Nationale, ont sillonné la Cordillère des Andes et l'Himalaya. Heureusement que je connais bien ma géographie et sais situer tous ces noms magiques sur la carte : « Namche Bazar, Dolpo, les gorges de la Kali Gandaki, les mines de Potosi, Machu-Pichu, le Djebel Toubkal, Tamanrasset...

Pour Léo, les préparatifs de notre première ascension sont l'objet d'une attention de tous les instants. Nous vérifions tous les bagages afin de laisser le superflu à la consigne de l'hôtel et rendre moins pénible la tâche des porteurs que nous emploieront.

Léo s'assure également que les provisions sont suffisantes. Il rassemble tout le matériel nécessaire pour les refuges et la montée au sommet, sans oublier bien sûr la pharmacie collective. Il s'occupe enfin de recruter le personnel qui nous accompagnera.

3/ SHIMPTON CAVE

lundi 31 juillet, après-midi.

Nous avons tous hâte de nous mesurer à la montagne. Je crois que nous n'allons pas être déçus ! et nous sommes servis. Aux portes de son Parc National, le Mont Kenya nous domine de ses 5199 mètres d'altitude. Nous devinons plus que nous voyons sa masse à travers les lambeaux des nuages équatoriaux. C'est un volcan éteint depuis 2 600 000 ans dont l'érosion n'a laissé subsister que les bouchons de lave dure, le reste de ses anciens cônes

ayant disparu. Cela donne tout autour de nous diverses pointes effilées correspondant aux anciennes cheminées éruptives, pics raides et altiers dont Batian et Nelion sont les plus hauts. Pour les escalader, il convient d'avoir une solide expérience d'alpinisme de haut niveau. Pour ma part, j'ai l'habitude de grimper sur des sommets moins difficiles. Ici, notre but est plus modeste, Lenana Peack, à côté de Batian et Nelion, avec seulement 4895 m, ce qui sera parfait pour le but véritable de notre expédition, le Kilimandjaro.



L'accès à la montagne est très différent de ce que nous connaissons dans les montagnes d'Europe. Des pluies abondantes arrosent le bas des versants et donnent naissance à une jungle épaisse qui cerne tout le volcan. C'est la forêt pluviale. Semblable à des jeunes chiens de traîneau avides de se dégourdir les pattes, nous partons trop vite mais sommes rapidement arrosés par une pluie diluvienne. C'est trempés jusqu'aux os que nous débouchons à 3000 m d'altitude dans une lande de bruyères géantes, juste au-dessus de la forêt pluviale, dans un étage beaucoup plus froid et sec. Après cette première mise en jambes, nous passons la nuit au refuge d'Old Moses (le vieux Moïse), une baraque en bois aux innombrables courants d'air.

Mardi 1^o août.

J'ai passé une très mauvaise nuit à chercher un peu de chaleur au sein de mon duvet. Je m'équiperai mieux la prochaine fois, quitte à dormir avec mon bonnet. Il ne fait que dix degrés mais peu importe ! L'excitation d'être là me donne l'énergie nécessaire pour affronter les mille mètres de dénivelé qui nous attendent aujourd'hui.

Nous nous engageons ainsi dans la longue Mac Kinder Valley, du nom du vainqueur de ce sommet en 1889. C'est l'une des voies d'accès au sommet du Mont Kenya.

Avec l'altitude grandissante, apparaissent deux fleurs énormes, des lobélies, des cierges bleu-violet semblables à des plumes d'autruche qui jaillissent de feuilles longues et épaisses. Puis des séneçons qui se construisent d'étrange manière. Leurs feuilles sont disposées en éventail pour recueillir l'eau des précipitations qui devient rare sitôt dépassé l'étage de la forêt pluviale. En effet, les nuages qui arrosent celle-ci se trouvent maintenant en dessous de nous, d'où beaucoup moins de pluie au-dessus. En se fanant, les feuilles se rabattent le long de la tige, la couvrant ainsi d'une paroi isolante contre le gel intense de la nuit. Au sommet de la plante, une fleur et de nouvelles feuilles s'épanouiront à leur tour en bâtissant de la sorte un nouvel étage, puis elles se faneront pour laisser la place à un autre. La tige peut monter jusqu'à cinq mètres de haut, pour se séparer en plusieurs branches, comme un arbre, jusqu'au jour où, devenue trop lourde, elle se rompra et mourra. Cette flore particulière ne se rencontre que sur les grandes altitudes africaines.

La reproduction de ces herbes démesurées est assurée par... de petits oiseaux. En entrant dans les fleurs géantes pour boire et manger, ils se couvrent de pollen qu'ils déposeront sur une autre fleur. Les espèces animales et végétales trouvent toujours un moyen pour s'acclimater à un milieu extrême. Seule la pollution dérègle leurs fragiles équilibres.

Nous ne sommes d'ailleurs pas au bout de nos découvertes. Pendant que nous marchons, nous rencontrons des petits animaux semblables à des marmottes qui sont en fait de lointains cousins...de l'éléphant. Ce sont des damans, des animaux très familiers mais dont la morsure demeure redoutable. Notre lente avancée se parmi les lobélies et les séneçons. Quelques aigles royaux nous surveillent en planant au-dessus de nos têtes.

Fatigués, nous arrivons en milieu d'après-midi à Shimplon Cave (la grotte de Shimplon) où nous passerons la nuit. Nous sommes à 4200 m d'altitude. La double muraille de Batian et Nelion se dresse devant nous, gardienne d'un monde que nous ne soupçonnions pas.

4/ LE CHANT DE LA PAIX

mercredi 2 août, matin.

Dur réveil. Pour beaucoup d'entre nous, la nuit à Shimplon Cave s'est avérée fort pénible. Comme à Old Moses, non seulement le froid a empiré (j'avais pourtant mis mon bonnet !) mais une bonne partie du groupe est tombée malade à cause de l'altitude. Au petit matin, c'était à mon tour de me trouver pris de nausées. Avoir escaladé le Mont Blanc et d'autres quatre mille pour souffrir du mal des montagnes comme un débutant ! Si je suis malade maintenant, comment imaginer atteindre le Kilimandjaro avec ses presque six mille mètres ? Pendant un court instant, je suis agité par des soubresauts qui me forcent à m'agenouiller sur le sol. Léo me fait avaler des cachets. Je me sens mieux. La crise a été violente mais brève. En me préparant pour cette nouvelle journée de marche, je sens à présent mon corps capable de s'acclimater au manque d'oxygène.

Commence alors une marche magnifique au pied des deux grands pics du Mont Kenya. Nous parvenons peu après à Hausberg Pass, un col situé à 4425 mètres. Du haut de celui-ci, nous découvrons un lac de cratère aux couleurs extraordinaires. Ses eaux limpides et profondes sont entourées par une profusion de lobélies et de séneçons gigantesques. Ce paysage semble irréel. Comme des gamins, nous dévalons à toute allure les raides éboulis volcaniques qui conduisent à ce point d'eau féérique. Parvenus sur ses rives, nous sommes plongés de ravissement devant tant de beauté.

Nos porteurs kikuyus nous rattrapent là. Bien que partis après nous pour rassembler le matériel collectif de l'expédition, ils nous dépassent à vive allure. Dans cette zone touristique du Kenya, ces porteurs accompagnent régulièrement les groupes de randonneurs. Ils sont donc très bien entraînés et je me fais l'effet d'un marcheur du dimanche à côté d'eux !

Je me souviens d'avoir longuement discuté avec notre guide, Julius. Sans emploi, il s'était engagé comme porteur pour pouvoir vivre. Léo l'avait alors encouragé à étudier et passer des examens pour devenir chef, ce qui était beaucoup mieux payé. Il avait longtemps hésité mais s'était finalement mis à l'ouvrage. Bien lui en avait pris : à présent, les clients étaient nombreux et il gagnait un salaire confortable !



Après une courte pause, nous reprenons notre route d'un pas posé. Nous montons à présent des falaises entièrement couvertes de lichens. C'est pratiquement l'ultime forme végétale capable de subsister avant le désert arctique complet, nom que l'on donne ici à l'étage nival de nos sommets.

Nous arrivons à Two Tarn (deux lacs) et nous nous croyons revenus un instant dans les Alpes tant le paysage ressemble à celui de ces montagnes. Devant nous se dresse l'impressionnant Diamond Couloir, la raide voie d'escalade de glace qui sépare Batian de Nelion. Ne s'attaquent à cette aventure que les alpinistes chevronnés. Quelques glaciers s'accrochent à ces deux pics dès que les parois, moins raides, le permettent. A cette latitude, les glaciers sont une vraie rareté. On ne les rencontre qu'au Kilimandjaro, au Ruwenzori (ou Montagne de la Lune), la plus haute source du Nil, et sur la Cordillère des Andes, en Amérique du Sud.

Après-midi.

Nos efforts nous amènent à la Teleki Valley. La descente finale vers le refuge de Mac Kinder Camp, apparaît comme une simple formalité. En effet, une nuit et une journée entière passées à plus de quatre mille mètres ont permis à nos organismes de bien s'acclimater. Bonne surprise, le refuge où nous faisons étape est construit en pierres et nous n'aurons pas à souffrir cette nuit des sempiternels courants d'air de la nuit.

Après tout ce temps passé dans le silence de la montagne, nous sommes surpris par l'activité de l'endroit. Placé sur la principale voie d'accès au sommet, randonneurs, alpinistes et personnels qui les accompagnent se croisent et se mêlent. Nous rencontrons beaucoup d'Européens et d'Américains.

Soir.

J'échange mes impressions avec Ulrich, un Autrichien qui revient du Kilimandjaro, le but de notre voyage. Ulrich se mêle à notre groupe en parlant anglais. Il demande à l'un de nos porteurs s'il connaît les paroles de deux chansons tanzaniennes qu'il a entendues là-bas. Celui-ci ne comprend pas trop son anglais. Je commence alors à fredonner les mélodies car avant de venir dans cette région d'Afrique, j'avais déjà commencé à en rêver à travers ses musiques. Reconnaisant les airs, il nous donne à son tour les paroles qui nous manquaient et nous les reprenons tous en chœur. Ce chœur improvisé nous permet d'oublier quelques instants la fatigue de la course et, surtout, celle du lendemain !

5/ LENANA PEACK 4 985 m

jeudi 3 août.

Pour une fois, la nuit a été excellente mais trop courte. A trois heures du matin, c'est le réveil. Mais chacun se lève de bon cœur. Nous voulons essayer d'arriver au sommet pour le lever du soleil.

Rapidement, à la lueur des frontales, nous quittons Mac Kinder Camp et descendons tout au fond de la vallée avant d'attaquer la longue pente raide de

l'autre versant. Au-dessus de nous, le ciel est rempli de millions d'étoiles. Loin de l'atmosphère polluée des villes, la Voie Lactée dessine ici une longue traînée blanche ininterrompue dans l'air pur et raréfié. De nombreuses météorites sillonnent de leurs brefs traits lumineux ce décor enchanteur où se devinent les deux énormes masses sombres de Batian et Nelion.

L'effort de notre marche ne parvient pas à faire oublier le froid mordant. Peu avant l'aube, nous abordons le glacier Lewiss à proximité d'Austrian Hut, un petit refuge servant de base pour les alpinistes voulant escalader les grands sommets. Nous faisons une halte. Je prête mes gants à Nadine qui a les mains glacées. D'autres sont essoufflés mais, dans l'ensemble, tout se passe bien après le dénivelé que nous venons de franchir. Nous savons que nous n'assisterons pas au lever du soleil à la cime mais nous sommes désormais certains de notre réussite.



Le jour se lève. Restaurés, reposés, nous reprenons pied sur le glacier que nous gravissons pour arriver en dessous des rochers de Lénana Peak. Après quinze minutes d'escalade, nous voici au sommet, à 4985 m au-dessus du niveau de la mer. Froid et fatigue ont disparu. Ne reste que le bonheur d'être là, unis dans une même performance physique. Guides et clients se serrent la main. Au Kenya, chacun est amoureux du sport, et quand on le pratique, tout le monde devient alors un frère.

Heureux de cette victoire, plus éprouvante que je ne l'imaginai à cause de l'adaptation prolongée aux hauteurs, mon cœur déborde d'optimisme à l'idée de gravir bientôt le Kilimandjaro. Regardant vers le sud à sa recherche, je ne rencontre que l'océan de nuages équatoriaux qui recouvre toutes ces terres. N'émergent de cette brume que les vallées du volcan, comme autant de portes vers de mystérieuses destinations. L'une d'entre elles me fascine plus particulièrement. Elle paraît taillée au couteau et disparaît dans les nuées. Quel monde perdu renferme-t-elle ? Léo me secoue, la descente est longue. Mais après cette première victoire, les deux jours pour rejoindre les portes du parc nécessiteront encore bien des efforts.

Le vendredi 4 août, au soir, nous retrouvons le décor magnifique de l'hôtel Mountain Rock. Après une douche salvatrice, un festin nous est servi : un M'bazi (pois de haricots), du M'chuzi Wa Kuku (poulet à la noix de coco), avec de la M'china (épinards et noix broyées), un yaourt au lait de chèvre dont j'ai oublié le nom et une corbeille de fruits remplie de succulentes papayes.

Mon sommeil est rempli d'images magnifiques, de vues splendides et de fruits exotiques.

6/ MISERES AFRICAINES

samedi 5 août, matin.

La nuit a reposé nos corps moulus par l'effort. Le matin, nous faisons halte quelques heures à Nanyuki, petite ville traversée par l'équateur. La ligne imaginaire est signalée par un grand panneau. Nous nous amusons à nous prendre en photo, un pied en été et un pied en hiver.

Nous rencontrons Isaac. Grâce à un tour de passe-passe avec un seau troué, il amuse les touristes en leur montrant que, d'un côté de la ligne, l'eau se vide dans un sens, tandis que de l'autre côté, le liquide s'échappe dans le sens contraire. Evidemment, c'est lui qui imprime discrètement le mouvement désiré ! Cette petite mise en scène permet à l'enfant de gagner un peu d'argent pour sa famille. En effet, ses parents n'ont qu'un petit champ pour vivre et il

désirerait poursuivre des études au collège car il aime beaucoup étudier. Or, si l'école est gratuite au Kenya, le collège reste payant. Isaac pourra-t-il entrer

dans le secondaire ? Rien n'est moins sûr. Nombre de jeunes Kenyans doivent quitter trop tôt l'école, faute de moyens. Arrivés à l'âge adulte, ils seront souvent réduits à grossir les rangs des habitants de la ville, dans la ceinture des bidonvilles, où ils devront affronter la misère, la violence et la maladie.

Beaucoup parmi eux quémandent de l'argent aux touristes blancs qui représentent pour eux la richesse et l'opulence. Il est difficile de toujours refuser sans avoir le cœur serré, mais il est tout aussi difficile de donner en se disant qu'en agissant ainsi, ces gamins ne fréquenteront plus l'école primaire et ne sauront même pas lire, écrire, compter, au moins un minimum de compétences dans ce monde si difficile qui les attend. Ici, les réalités de la vie nous apparaissent sans masque, plus brutalement qu'avec la distance établie par la télévision ou la radio.

Je repense alors au récit d'Alain. Au début de sa collaboration avec le Comité International de la Croix Rouge, il avait été nommé dans un camp en Ethiopie alors ravagé par une guerre civile. Dans ce camp, affluait une foule de réfugiés, des femmes, des enfants et des vieillards pourchassés par les belligérants et les pillards qui souvent ne faisaient qu'un. Des rangs interminables et faméliques attendaient dehors sous la chaleur pour passer sous la tente de consultation médicale. Il y en avait pour des heures de queue et, loin dans ce rang, se trouvait une jeune mère de seize ans avec son bébé à l'agonie dans ses bras. Emu, Alain avait voulu faire passer cette infortunée en priorité pour sauver l'enfant mais le personnel du camp s'était aussitôt opposé sans ménagement à son initiative en renvoyant la jeune femme et son nourrisson avec les autres, urgence ou pas urgence. Malgré ses protestations véhémentes, personne n'avait rien voulu entendre. Et lorsque le tour de cette malheureuse était enfin venu, le bébé était déjà mort dans ses bras.

Le soir, le directeur du camp avait invité Alain à boire un verre sous sa tente. Il lui avait alors expliqué qu'il comprenait son émotion mais, s'il avait accédé à sa demande, tous les autres réfugiés auraient aussi voulu passer devant, et cela aurait dégénéré dans une bousculade incontrôlable où des dizaines d'innocents auraient été tués au lieu d'un seul. « Ici, on sauve des masses, pas des individus ! » avait-il conclu tristement, même si l'efficacité de cette décision pouvait lui paraître cruelle.

Nous quittons Nanyuki en proie à un certain malaise. Pourtant, notre voyage continue. Nous nous dirigeons plein nord. Le paysage devient plus aride et annonce le désert proche. Nous traversons une localité nommée Isiolo, où s'arrête la route goudronnée. Nous nous engageons sur une piste large comme une autoroute. Je ne tarde pas à comprendre les raisons de pareilles dimensions :

chaque véhicule soulève un tel nuage de poussière que le suivant doit rouler décalé sous peine d' être aveuglé et asphyxié. Sous un pont, des nomades font boire leurs dromadaires à un cours d'eau. J'essaie de m'imaginer un instant ce que peut être la vie nomade, une vie au rythme du jour, de la nuit, des bêtes, une existence entièrement dédiée à la nature. Un voyage en appelle un autre. J'irai marcher dans le désert !

7/ SAMBURU



samedi 5 août, après midi.

Samburu est l'une des nombreuses réserves kenyanes où les animaux sauvages sont protégés des braconniers et d'une activité touristique trop intense. Pour entrer dans l'un de ces parcs, il faut payer un droit d'entrée plutôt élevé et obligatoirement être accompagné d'un guide-chauffeur agréé. Pour nous reposer de notre première ascension, nous participerons donc aux « game drives », des sorties dans la savane en mini-car à toit ouvrant. Grâce à ce dispositif, nous pourrons photographier sans danger la faune sauvage africaine.

Notre nouveau chauffeur, Wallis, connaît Samburu comme sa poche et nous promet de belles rencontres. Tout emplis de belles images de grands fauves, nous le croyons sur parole. Wallis nous conduit à notre nouveau camp. Nous dormirons dans des tentes plantées au bord de la rivière Ewaso N'Giro, dans une forêt envahie de babouins. Très vite, nous faisons connaissance avec ces charpardeurs invétérés. L'expression « malin comme un singe » prend toute sa signification. Nous en voyons un disparaître dans un acacia en emportant une brique de lait ouverte et en la tenant bien par le haut, ses doigts pinçant l'ouverture, pour que rien ne se renverse de sa prise. Ces animaux nous obligent à bien fermer les tentes car, s'ils y pénètrent, ils mettent tout en miette. Nous avons vu une tente réduite en charpie après leur passage. La nuit, les babouins dorment dans les arbres pour rester hors de portée des fauves. Comme pour les damans, il faut éviter de les caresser car leurs dents peuvent vous sectionner un doigt sans difficulté. Pas si « rafiki » (ami) que cela le Rafiki du roi lion !

En face de notre campement, sur la rive opposée, un énorme crocodile vient faire régulièrement sa sieste à 12 h 30, sa gueule grande ouverte pour réguler la température de son corps. Il est tellement précis dans son horaire qu'on le croirait cousin de l'aimable reptile du Capitaine Crochet avec son horloge. Situés sur un ressaut pour l'observer, nous ne risquons rien de sa part, sauf si nous nous amusons à faire trempette avec lui dans ces flots boueux et peu profonds. Son apparente immobilité pourrait alors de transformer soudain en fulgurante attaque.

Le soir de notre arrivée, nous observons un groupe de lionnes aux aguets lorsqu'un vieux mâle à crinière noire a surgi silencieusement d'un bosquet. Passant lentement près de nos véhicules, il s'est ensuite éloigné d'un pas majestueux parmi les herbes dorées du couchant. Quelquefois la réalité surpasse en beauté tout ce que l'on pouvait imaginer.

Je m'endors au milieu des mille bruissements de la savane.

samedi 5 août, soir.

Commence alors pour nous la vie émerveillée des safaris-photo. Les sorties ont lieu de 6 h 30 environ à 10 h du matin, puis de 16 h à 18 h 30, heure de la tombée de la nuit, période pendant lesquelles les animaux sortent de leurs cachettes pour s'abreuver aux points d'eau.

Nous filmons d'innombrables herbivores et ; parmi eux, beaucoup d'antilopes. Les plus petites, les dik-diks ne sont pas plus gros qu'un lièvre ! Les

impalas, les gazelles-girafes et les oryx constituent les représentants les plus courants de cette espèce.



Nous remarquons que les rayures des plus jeunes zèbres sont marron et blanches tandis que les adultes les ont noires et blanches. Ces rayures diffèrent toutes les unes des autres, comme nos empreintes digitales.

Nous croisons également beaucoup de petits groupes d'autruches. Ces immenses oiseaux sont très impressionnants. Les mâles surveillent les alentours, prêts à repousser quiconque dérangerait leur quiétude. Mais ces autruches demeurent malgré tout bien petites comparées aux girafes réticulées. Comme pour tous les mammifères, seules sept vertèbres soutiennent leur cou immense. On peut les trouver disproportionnées dans les petits enclos des zoos mais leur lent galop est d'une grâce merveilleuse, en parfaite harmonie avec l'extraordinaire beauté de leur cadre naturel. Je les contemple avec l'étonnement d'un enfant parvenu au pays de ses rêves.



Les prédateurs sont beaucoup moins nombreux que leurs proies, faute de quoi, ils n'arriveraient pas à se nourrir. Leur rencontre est donc plus rare que celle des herbivores. Essentiellement, il s'agit de lions, « simba » en swahili.

Les guépards sont plus rares. Nous avons cependant la chance d'en observer deux de près. Ils chassent un petit troupeau de gazelles-girafes. Leur technique consiste à les fatiguer par des fuites répétées à leur vue. Lorsqu'elles leur paraissent suffisamment stressées, l'un des guépards se place alors en embuscade tandis que l'autre charge pour rabattre les victimes sur son comparse. C'est alors que ces fauves sont capables de pointes à 115 Km/h, mais pas plus de cinq minutes sous peine de mourir d'une crise cardiaque. Toutefois, neuf fois sur dix, ils ratent leur coup et doivent recommencer leur chasse le ventre vide.

Pas facile en effet la vie des grands carnivores africains. La plupart du temps, ils se contentent de jeunes maladroits, d'animaux faibles, malades ou trop âgés. Wallis nous explique que le léopard est le plus fragile d'entre eux.

Selon la loi du plus fort qui règne dans le monde animal, les lions les pourchassent pour voler leurs proies si difficilement tuées, sans parler des braconniers qui le traquent pour sa magnifique fourrure tachetée. Le léopard se protège de ses ennemis en vivant dans les arbres et en chassant la nuit. Malheureusement, à cause des ravages conjugués des éléphants dans la forêt et

des feux, son habitat devient de plus en plus restreint et sa survie de moins en moins assurée.

Nous avons abandonné l'espoir d'en photographier un lorsque Wallis a réussi à nous en repérer un. Reçu, il somnole dans un grand acacia, les pattes dans le vide. Il a dévoré une gazelle dont la dépouille gît sur les branches voisines. Dissimulé dans les feuillages, l'animal est difficile à photographier. Du coup, Wallis nous continue son exposé. De tous les félidés africains, le léopard est le plus dangereux pour l'homme. Contrairement aux lions qui préfèrent la chair des herbivores, il mange tout ce qui lui tombe sous la dent. Perpétuellement affamé, il reste tapis dans les arbres et son attaque est souvent aussi imprévisible que fatale. Léo nous raconte alors que, lors d'une de ses précédentes expéditions à Samburu, il avait été réveillé la nuit par un léopard qui fouillait dans les restes de cuisine tout près de la tente. Effrayé par la lumière, l'intrus s'était aussitôt enfui de ce territoire qui n'était pas le sien. Echaudé par ce récit, chacun vérifiera plus qu'à l'accoutumée la fermeture de sa tente avant de s'endormir !



dimanche 6 août.

Nous continuons notre découverte de la savane africaine. Je m'imagine visitant la terre à l'aube de l'humanité. Derrière cette plaine d'herbes hautes, les villes n'existent pas encore. Nous croisons une tribu de babouins en ordre de marche dans la savane. En première ligne, s'avancent les mâles dont le rôle est de protéger les femelles et leurs petits. Sur les hauteurs, les anciens surveillent l'horizon, prêts à donner l'alerte au moindre danger. Les guerriers de ces groupes sont très courageux et capables de combattre jusqu'au sacrifice pour le salut de leur communauté. Dans ce berceau de l'humanité, face aux grands prédateurs, nos ancêtres hominidés ne devaient pas être moins redoutables que ces tribus de babouins.



Impossible d'énumérer tous les habitants de la savane sèche : mangoustes se servant des termitières géantes comme d'un immeuble, pintades picorant ça et là et, bien sûr, de nombreux oiseaux de toute taille aux couleurs magiques.

En début d'après-midi, nous retrouvons les rives plus humides de l'Ewaso N'Giro. Ses eaux boueuses regorgent de morceaux de bois qui n'en sont pas. Un aigle pêcheur survole la scène à l'affût de perches du Nil.

Remontant le long de la rivière, nous croisons un long varan paru sorti tout droit du jurassique avec sa démarche de saurien. Nous espérons rencontrer le vrai roi des animaux, c'est à dire l'éléphant, le seul qui n'ait à craindre aucun ennemi dans la savane. Rapidement, nous sommes sur leur piste. Impossible de se tromper : quand ils avancent dans la forêt, ils abattent tous les arbres qu'ils rencontrent sur leur passage. Un vrai cataclysme !



Tout à coup, nous butons sur un mâle qui nous barre la piste. Il n'est pas seul. Derrière lui, apparaît toute sa famille. Aussitôt, nous prenons nos photos. Mais Wallis est sur le qui-vive. Il épie les moindres gestes de cet animal qui peut facilement retourner notre mini-car comme une crêpe. Subitement énervé, celui-ci commence à gratter le sol avec ses pattes et met ses oreilles en avant, signes avant coureur de son intention de charger. Aussitôt, notre véhicule recule à toute vitesse hors de sa portée. A pied, nous aurions dû courir perpendiculairement à lui pour nous dérober à sa vue très myope. Mais nous éviterons aujourd'hui de jouer aux toréadors d'Afrique !

Cette puissance est pourtant inutile face aux balles des braconniers qui ont mis leur existence en danger. Aujourd'hui, grâce à l'action de personnes comme George et Joy Adamson ou Dian Fossey (tous trois assassinés), certains pays comme le Kenya, ont créé de grandes réserves pour protéger la faune de ces écumeurs de savane.

Ce soir, nous dormirons à l'hôtel Samburu Lodge. Le luxe de cet hôtel me paraît un peu déplacé pour qui veut communier avec la nature au milieu de la savane. Mais ce tourisme pour personnes riches amène des devises au pays et l'aide ainsi à mieux préserver la nature. Il permet aussi à des enfants de connaître ce monde fabuleux dans des conditions satisfaisantes de sécurité.



Un village de cases traditionnelles a été reconstitué là pour servir de cadre aux danses indigènes devant les touristes. Malgré le caractère peu authentique de cette mise en scène, je suis envoûté par la musique, les mélodies suraiguës des femmes, les cris sourds des hommes, les couleurs des bijoux et des pagnes.

Plus j'avance dans mon voyage, plus j'aime ce pays.

8/ ATTENTION BUFFLE !

lundi 7 août.

Après Samburu, notre voyage nous conduit aujourd'hui à la Rift Valley, la grande faille d'Afrique, un phénomène géologique résultant de la longue histoire de la tectonique des plaques et de la formation des continents.



Nous faisons une halte au lac de cratère de Nakuru pour admirer un rassemblement de plusieurs milliers de flamants roses. Mais, décimés par une épizootie de tuberculose, ces derniers ne sont que quelques centaines. Nous nous approchons d'eux en marchant dans la saumure nauséabonde qui borde cette étendue d'eau peu profonde. Léo explique qu'ordinairement, ces oiseaux migrateurs sont blancs mais qu'ils prennent la couleur des daphnies roses dont ils raffolent et qui pullulent ici. Malgré leur faible nombre, le spectacle ne manque pas de beauté. Des tornades de sel tourbillonnent au-dessus des flots et dispersent dans le ciel d'étranges brouillards blancs.

Nous revenons à nos véhicules, nous traversons une forêt d'euphorbes, des cactus en forme de candélabres hauts de trente mètres. La sève de cette plante est très nocive pour les yeux et peut rendre aveugle.

Contrairement à Samburu aux portes du désert, nous visitons là une savane humide. Nous rencontrons une antilope à fourrure épaisse nommée cobe défassa avant de tomber sur un buffle. Alerte ! Le temps d'une photo, il nous charge. Accélérateur au plancher, Wallis parvient à le distancer. Furieux, l'animal se rue sur l'autre mini-car dont le conducteur réussit lui aussi à l'éviter de justesse. Il s'en est fallu d'un cheveu. Sa charge est passée pas loin de nous et même Wallis a eu peur. Le buffle est en effet un animal très dangereux, capable de percer une carrosserie avec ses cornes. On en a déjà vu se lancer d'une tête à l'autre, comme un fétu de paille, le cadavre d'un lion qu'ils avaient tué. Peu après, bien à l'abri sur les hauteurs, c'est tout un troupeau de ces charmants spécimens que nous observons.

Poursuivant notre route, nous rencontrons soudain trois rhinocéros noirs. Descendants des mammifères des premiers temps, ils ressemblent à des animaux préhistoriques avec leurs deux cornes sur le nez et leurs corps trapus. Ils broutent paisiblement l'herbe verte abondante en cet endroit. Imposants avec leur masse de deux tonnes, ils sont aussi vulnérables que l'éléphant devant les mitrailleuses des braconniers. L'éléphant pour ses défenses, le rhinocéros pour ses cornes, le léopard pour sa fourrure, trois exemples parmi d'autres d'espèces menacées d'extinction à cause de l'action humaine. De quoi donner à réfléchir !



9/ Pays Massai

mardi 8 août.

Passée l'autre rive de la Rift Valley, nous descendons vers le sud en direction de la Tanzanie. Une plaine grandiose s'ouvre alors sous le vaste horizon : nuances infinies de vert sous un ciel immense passant du bleu le plus limpide au noir d'orage le plus intense. Le pays Massai est notre ultime étape avant l'ascension du Kilimandjaro. nous venons y assister à l'un des spectacles animaliers les plus impressionnants de la planète, la migration des gnous.



Nous apercevons les premiers troupeaux. Ces milliers de bœufs sauvages ne sont que l'avant garde d'une légion comprenant un million cinq cent mille individus ! Dans un concert de beuglements incessants, ils broutent la prairie sèche en ne laissant derrière eux qu'un sol ras et poussiéreux. Cet appétit monstrueux les oblige tous les ans à quitter toutes les parcs de Serengeti et de Ngorongoro en Tanzanie. Ils remontent alors 1500 Km plus au nord, au Kenya, où l'équateur plus arrosé leur fournit un pâturage plus abondant. En novembre, lorsque la saison des pluies tanzanienne reverdit la savane, les gnous

redescendent vers le sud, puis le même cycle recommence l'année suivante et les autres.

Contrairement à leurs cousins les buffles, ces animaux ne sont pas dangereux à approcher. Aussi représentent-ils la cible de tous les prédateurs pour lesquels ils demeurent une nourriture indispensable à leur survie. Afin de se protéger des fauves, ces paisibles herbivores placent des zèbres sur leurs flancs et des damalisques ou topis à leur tête, de grosses antilopes à l'aspect trapu. Ces deux espèces ayant l'ouïe plus fine que la leur, elles préviennent mieux que les gnous des embuscades des carnivores : en voyant détalier leurs éclaireurs, les gnous s'enfuient alors à leur suite.



Cette habile stratégie n'empêche pas cependant la perte d'un grand nombre d'animaux, et pas seulement celle des jeunes, des vieux, des faibles ou des malades comme il serait logique de croire, mais à cause des noyades et des accidents. Il faut savoir en effet qu' en Afrique de l'Est, les rivières coulent fréquemment dans des ravins aux parois très raides. Quand les gnous arrivent donc en masse sur ce genre d'obstacle, les premiers s'arrêtent. Mais l'immensité des troupeaux fait que ceux de derrière continuent à pousser. Cela provoque aussitôt de terribles bousculades qui obligent les bêtes à sauter dans le vide. Un grand nombre se brise ainsi les pattes ou se retrouve piétiné par les autres. Ces hécatombes sont d'une telle ampleur que même les crocodiles n'arrivent plus à tous les avaler. Et leurs cadavres restent ensuite là, à pourrir dans des eaux

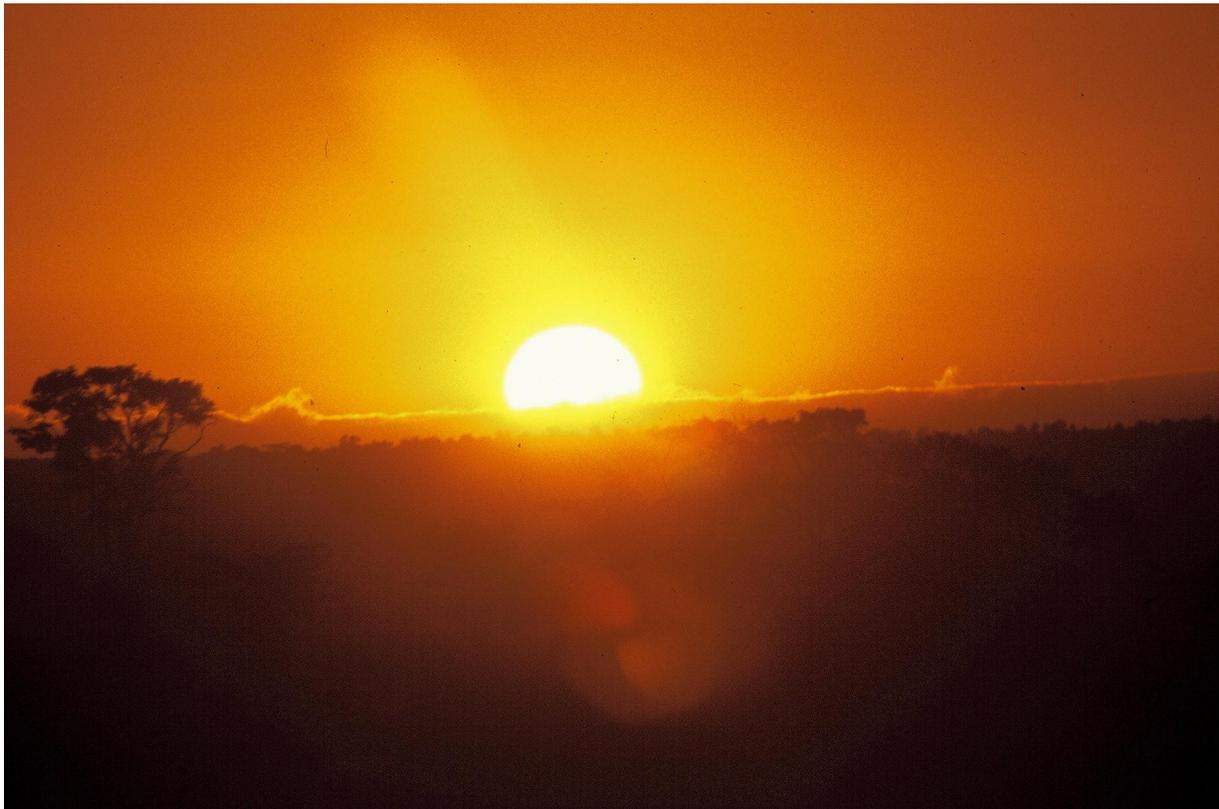
généralement stagnantes et peu profondes. Malgré ces pertes colossales qui régulent leur population, le nombre des gnous augmente sans discontinuer.

Ainsi, nombre de ces animaux n'atteignent jamais les vertes prairies promises. Autre drame : nous apercevons un de ces infortunés l'arrière train paralysé. Incapable de se relever pour s'enfuir : il est donc condamné à mort par l'impitoyable loi de la savane. Tous les siens l'ont abandonné. Ils broutent trois cents mètres plus loin afin de ne pas être eux-mêmes menacés par les prédateurs qui vont inmanquablement le dévorer. Les nouvelles courent vite dans la brousse et, déjà, l'animal malade est encerclé par les hyènes. Ordinairement, ces animaux sont des charognards mais ils ne détestent pas non plus s'attaquer à des proies vivantes lorsque c'est sans risque. Nous préférons ne pas assister à la mise à mort car ces carnivores dévorent directement le ventre de leur victime vivante au lieu de l'étouffer d'abord à la gorge comme font les fauves. Après les hyènes, viendront peut-être les chacals puis, à coup sûr, les vautours qui finiront de nettoyer la place en seulement deux heures. Sans l'action de ces charognards, la savane serait infectée par d'innombrables dépouilles en décomposition. Ils sont indispensables à l'équilibre d'un écosystème où la pitié n'existe pas.



Notre découverte de la faune africaine touche à sa fin. Arrivés au bord de la rivière Mara, nous descendons exceptionnellement des mini-cars pour

filmer des hippopotames. Nous en devinons bientôt en train de remonter lentement le courant, ne laissant dépasser que leurs yeux et leurs mufles des eaux boueuses. Par chance, un peu plus loin en amont, nous en voyons quelque uns complètement émergés sur une espèce de plage. Nous demeurons cependant à distance respectable car ils sont aussi coléreux qu'un buffle et encore plus puissants que lui. Herbivores, ils peuvent malgré tout couper le bras d'un homme d'un seul coup de mâchoire. Même les crocodiles qui infestent les lieux n'osent pas s'y frotter. Muni de mon téléobjectif, je peux toutefois les photographier comme si je me trouvais à leur côté.



Notre camp se trouve à proximité d'un village massaï. A la tombée du jour, Michel et moi enfourchons de vieux vélos pour aller le visiter. Pendant ce trajet, j'éprouve une immense sérénité d'avancer sur cette terre demeurée libre et sauvage. Au loin, drapés dans leurs longs manteaux rouges, nous apercevons des pasteurs Massaïs se détacher nobles et fiers dans le ciel flamboyant du soir. Leurs sagaies à la main, ils rejoignent leurs cases, leurs vaches déjà parquées dans un corral entouré d'épineux invulnérables aux prédateurs.

Cette visite nous permet de découvrir quelques aspects de ce curieux peuple massaï. Ils ne cultivent pas le sol car, selon leurs croyances, cela blesserait la terre. Ils vivent donc principalement de leurs troupeaux de vaches dont ils prennent le lait mais aussi le sang. Ils entaillent la carotide d'une bête pour le prélever, puis ils rebouchent la plaie avec de l'argile. Ils boivent ensuite

ce breuvage nourrissant. Ils complètent leur alimentation avec de la viande et des baies cueillies dans la savane.

Toute l'existence du peuple massaï dépend de l'élevage. Si l'un d'entre eux a perdu ses vaches suite d'une maladie, ses voisins lui en prêtent d'autres pendant plusieurs années de suite pour qu'il puisse reconstituer son cheptel. Le jour, les hommes mènent leurs bêtes aux pâturages, le plus loin possible des gnous qui pourraient contaminer leurs troupeaux avec la terrible peste bovine. Le soir, ils les reconduisent à l'abri dans l'enceinte épineuse au centre du kraal, le village où vivent leurs familles. Les cases sont construites en bouse séchée. Il en existe une pour l'époux et une pour chaque épouse. L'intérieur de ces huttes est composé de deux petites chambres avec des lits faits de peaux de vache superposées, un séjour muni d'un foyer. Il existe aussi deux réduits attenants, un pour le veau et l'autre pour le poulailler. Quand les guerriers ne sont pas mariés et demeurent encore chez leur mère et leurs sœurs, ils vivent dans un ensemble distinct du kraal appelé manyata.



Les Massaïs ne possèdent pas de cimetière. Leurs morts sont déposés dans la savane où ils ont vécu et disparaissent ensuite dans le ventre des charognards.

Ils répugnent enfin aux photos car ils considèrent qu'on leur vole leur âme. Beaucoup parmi eux évitent le contact avec les étrangers. Toutefois, dans un esprit de conciliation, certains conçoivent que d'autres puissent s'intéresser à leur façon de vivre et certains de leurs villages à l'entrée du parc sont ainsi habilités à recevoir les touristes, tout en laissant en paix ceux qui préfèrent vivre loin des pistes, dans les collines.

L'organisation primitive de cette société nous rappelle que personne n'a le droit de lui imposer des lois qui ne lui conviennent pas, sous prétexte de la civiliser. En effet, le peuple Massaï a énormément souffert de la colonisation britannique. Lors de révoltes contre l'occupation, cette ethnie a été refoulée par la force sur les hauts plateaux kenyans où elle vit encore aujourd'hui, sans réel profit pour sa culture ni pour sa liberté.

En fait, que l'on soit dit civilisés comme les Européens ou sauvages comme nos hôtes, le fauve qui se tapit en chacun d'entre nous demeure toujours prêt à considérer ses frères comme autant de proies à tuer, piller ou asservir. A la différence près qu'aucun lion, pas un crocodile ni la moindre hyène ne peuvent échapper à leur fonction régulatrice dans la nature tandis que l'homme, paraît-il, a le choix d'un destin différent de celui de ces animaux. Du moins paraît-il...

10/ Route Marangu

vendredi 11 août.

Quittant la région massaï, nous rejoignons Nairobi puis Marangu, petit village de Tanzanie, aux portes du Kilimandjaro. Toute la journée, nous voyons le volcan s'approcher progressivement de nous. D'abord masqué par les nuages, il se dévoile peu à peu pour nous laisser admirer sa gigantesque stature. Dominés maintenant par ses presque 6 000 mètres, nous doutons tous de nos capacités à parvenir au sommet. Léo se veut rassurant mais nous savons tous que ne monte pas là haut qui veut. Ce défi qui se dressait devant moi, je l'avais en tête depuis mon enfance, mais je n'imaginai pas qu'il était aussi imposant ! A sa vue, je sais que la victoire est très loin de moi mais je me promets d'aller jusqu'au bout de mes forces pour y arriver.

Nous dormons à l'hôtel Marangu, ancienne plantation de café fondée au XIX^e siècle. A cette époque, les pays européens avaient conquis militairement l'Afrique et se l'étaient partagée comme un gros gâteau. Ils ont

ensuite poussé leurs populations à coloniser ces nouveaux pays en leur promettant mille richesses. Les parents d'Erika Lény, un couple tchèque, faisaient parti de ceux-là. Ils ont entrepris la culture du café qui était alors en pleine expansion. Leur fille, Erika, reprit l'exploitation à leur mort mais fut vite ruinée par la concurrence sud américaine. Elle décida alors de transformer le domaine en base de départ pour les expéditions sur le Kilimandjaro. Cette mutation lui permit de rester au pied du volcan, sur les terres de son enfance qu'elle n'aurait quittées pour rien au monde. A sa mort, en 1994, Mister Benett, un britannique, a racheté l'hôtel en conservant le cachet des expéditions passées.



Nous dînons dans un décor qui nous ramène un siècle en arrière. Le cuisinier nous a préparé un repas entre deux cultures : soupe aux champignons, bifteck d'antilope mariné puis grillé suivi d'une excellente mousse à la banane. Cette pause culinaire nous fait oublier l'appréhension de notre prochaine épreuve.

Cette nuit-là, mes rêves m'emportent bien loin, à une époque où les fauves venaient jusque dans des villes comme Nairobi chercher leur nourriture, j'arrive avec quelques affaires pour construire moi aussi ma ferme africaine. J'apprends le swahili : « djambo », bonjour, « asante », merci...

samedi 12 août, petit matin.

Un peu anxieux, je retrouve mes compagnons de route dans la salle à manger. Léo nous prodigue ses dernières recommandations qui se résument surtout à ceci : « doucement, doucement, marchez doucement et buvez beaucoup ! »

Pendant ce temps, M Benett recrute l'équipe de guides, porteurs et de cuisiniers qui nous accompagnera. Tous appartiennent à l'ethnie des Chagas. Beaucoup d'entre eux n'ont pas pu se payer des études au collège et travaillent dans les bananeraies au pied du Kilimandjaro. Etre engagé dans les expéditions leur permet d'arrondir leurs difficiles fins de mois. Notre hôte renvoie un gamin de douze ans qui voulait monter pieds nus. Le personnel retenu s'aligne au garde à vous devant les guides ! Nous sommes choqués par cette manière d'agir. Léo nous explique qu'il demeure nécessaire de commander de la sorte pour mener à bien une entreprise aussi complexe que notre ascension. Mister Benett est très soucieux de notre réussite et ne veut pas que nous échouions à cause du manque de discipline de son personnel. Peut-être... J'ai quand même l'impression que l'on aime bien ressusciter l'esprit des expéditions coloniales !

Enfin, le maître des lieux nous prodigue ses derniers conseils : « Polé polé, go slowly and don't forget : enjoy yourselves ! »

(Lentement, allez lentement et n'oubliez pas : faites-vous plaisir ! »)

11/ SUR LE CHEMIN DU KILIMANDJARO

samedi 12 août, journée.

Nous voici à 1380 mètres d'altitude, aux portes du parc du Kilimandjaro. Comme au Mont Kenya, notre montée débute par un passage à travers la forêt pluviale. La forte humidité ambiante crée une épaisse brume d'où surgissent des fougères de trois mètres de hauteur. Mes pieds glissent sur des entrelacs d'énormes racines. Autour de moi, les arbres tapissés de lichens ont des allures fantomatiques. Le silence qui nous environne est prenant, la plupart des animaux ayant fui notre approche.



Profitant d'une halte, je m'enfonce seul dans cet univers humide. Au fond de moi, j'espère rencontrer des éléphants du Kilimandjaro, plus petits que les autres et capables de monter jusqu'aux neiges. Les seuls animaux que je rencontre sont deux espèces de singes, les vervets, assez abondants et les colobes, plus rares. Les colobes ont un long pelage soyeux noir et blanc. Une barbe blanche en collier les fait ressembler à de petits bonhommes. Ce sont des animaux farouches, peu visibles, qui se dissimulent dans le feuillage dont ils se nourrissent en permanence. J'éprouve beaucoup de plaisir à les observer de si près.

Polé polé (doucement, doucement), nous reprenons notre route. Nous croisons des porteurs qui redescendent des charges parfois très lourdes sur leur tête. Ils émergent du brouillard et disparaissent presque aussitôt, d'un pas souple et rapide. Nous passerons la nuit au refuge de Mandara Hut. Il est composé de constructions en bois qui font penser à de petits chalets suisses. Il y règne une grande activité. Comme il est encore tôt, nous en profitons pour nous rendre au petit cratère de Maudi. Celui-ci nous offre un splendide panorama sur la forêt vierge émergeant des nuages.

dimanche 13 août.

Nous quittons Mandara Hut vers 8 h 30. La journée se déroule lentement au rythme de nos pas. La jungle a cédé le pas à une lande de bruyères d'abord géantes puis graduellement remplacées par de plus petites au fur et à mesure que nous prenons de l'altitude. A 3720 mètres, nous arrivons à Horombo Hut. Nous retrouvons des petits chalets à quatre lits comme à Mandara Hut. L'ensemble a été donné à la Tanzanie par le Club Alpin Norvégien.

L'étroit réfectoire est bondé de touristes américains, européens et japonais candidats au sommet. Léo nous montre les cuisines, de petites baraques percées par de nombreuses cheminées. Les porteurs et les cuisiniers des différentes expéditions s'y rassemblent en se préparant à manger après avoir servi leurs employeurs.

Nous ne pouvons ignorer les brancards rangés à côté des cuisines ! Ils sont montés sur une roue de moto avec des amortisseurs. Ce système permet à seulement deux porteurs de redescendre rapidement les victimes du mal des montagnes à basse altitude avant que cela ne dégénère en œdème pulmonaire. Personne parmi nous n'espère faire parti de ces évacués. Mais le message est clair : les prochaines quarante-huit heures décideront de l'échec ou de la réussite de notre expédition, et elles seront physiquement éprouvantes !

lundi 14 août.

8 h 30. Comme à l'accoutumée, nous démarrons lentement pour rejoindre Kibo Hut dix-huit kilomètres plus loin, à 4 701 mètres d'altitude.

A notre grande satisfaction, le brouillard nous a enfin lâchés. Nous progressons tantôt face au cratère déchiqueté de Mawenzi, 5149 m, tantôt devant le cône tronqué de Kibo, le point culminant du Kilimandjaro.

D'après les géologues, ce dernier doit sa forme parfaite au fait de n'être âgé « que » de six cent mille ans, date de sa dernière grande éruption à travers la brèche Ouest. Deux petites émanations de soufre et de vapeurs, tout au fond du cratère, témoignent encore de sa jeunesse. Mawenzi, lui était déjà éteint et érodé lorsque son voisin avait jailli au milieu de fontaines de laves.

Les paroles du chant tanzanien que nous avons chanté à Mac Kinder Camp me reviennent à l'esprit. Elles rapportent la légende chaga de la formation de ces deux volcans.



Kibo et Mawenzi étaient deux frères, le premier travailleur, le second paresseux. Un jour, Mawenzi trouvant son foyer éteint, se rendit chez son frère pour quérir du feu. Kibo lui en donna aussitôt, ajoutant même des bananes en présent. Heureux d'avoir reçu un cadeau sans avoir travaillé, Mawenzi eut alors l'idée d'éteindre son brandon dans la neige pour retourner voir son frère dans l'espoir d'autres cadeaux. Et le stratagème réussit : Kibo offrit à nouveau du feu à Mawenzi ainsi que d'autres bananes ! « Mon frère est vraiment stupide ! » se moqua alors Mawenzi. Il recommença une troisième fois la même ruse. Mais

c'en fut une de trop. Kibo se mit en colère. Il prit son gourdin et frappa tant Mawenzi que celui-ci ressortit complètement démoli de chez son frère ! Depuis, il se tenait tout cassé à distance respectueuse de celui-ci.

Continuant notre route entre les deux frères, nous arrivons au Saddle, la « selle », un col très large dépourvu de toute végétation. Les mouvements du sol dus au gel empêchent en effet aux plantes de s'enraciner sur ce sol lunaire. L'endroit est parsemé de bombes volcaniques grosses comme des fourgons. L'oxygène manque et notre allure a fortement diminué. Nous économisons nos forces pour l'assaut du lendemain.

Nous passons une courte nuit dans le petit refuge en pierre de Kibo, notre dernière étape. Nombreux sont déjà ceux qui ont dû abandonner avant d'atteindre cet abri, mais notre équipe est au complet. Il ne fait pas froid dans notre dortoir mais l'altitude interdit à la plupart de trouver le sommeil. Pour ma part, je passe de l'optimisme le plus enthousiaste au pessimisme le plus noir. Cela faisait des années que je voulais cette ascension, me trouver dans ces lieux me procure une joie immense mais, à l'instant de vérité, pourrais-je parvenir sur ce sommet encore hors de portée ? C'est finalement avec soulagement qu'à une heure du matin, sonne le réveil d'un repos que je n'ai pas vraiment goûté. A peu près tout le monde se trouve dans la même situation que moi. Qu'importe ! A présent, toutes ces pensées bonnes ou mauvaises n'ont plus aucune importance ! Face à l'action, un seul but concentre désormais toutes nos énergies : le sommet !

12/ L'IMPOSSIBLE VOYAGE

mardi 15 août.

« Kyalema Kyaro », l'impossible voyage, deux mots chagas dont la prononciation incorrecte a donné paraît-il, Kilimandjaro.

Après un rapide petit déjeuner, nous nous préparons à la lueur de nos lampes frontales. Dehors, l'obscurité est quasi absolue et la température dix degrés en dessous de zéro. Léo dispose notre caravane en plaçant Anne-Marie et Marie Madeleine en tête car, moins rapides, elles imposeront leur rythme plus lent au groupe. C'est le départ. Nous attaquons immédiatement la pente du

cratère sans aucun échauffement préalable. A cause de la raréfaction de l'air, nous n'avancions qu'à petits pas.

Hormis le sol caillouteux qui apparaît dans le faisceau de nos lumières, nous ne voyons rien, sinon de nombreux abandons. J'aperçois un vrai colosse tituber le long de la trace. Il est au bord de l'évanouissement, encadré par deux guides qui dirigent ses pas. Bon sang, c'est si dur que ça ? Je les retiens ceux qui disent que le Kilimandjaro n'est qu'une simple promenade, parce qu'il ne nécessite aucune technique d'alpinisme !

Très concentré, je surveille mon rythme de marche, mon souffle et les battements de mon cœur. Je ne suis pas en difficulté mais il m'est interdit de faire n'importe quoi pendant cet effort soutenu sans risquer de gros problèmes. Pour l'instant donc, je m'en sors plutôt bien, sauf que je trouve tout cela désespérément lent.

Nadine et d'autres grimpeuses du groupe sont prises d'essoufflement. Nous nous arrêtons. Léo les fait respirer calmement. C'est alors qu'Isidori, notre guide, leur fait connaître sa spécialité : un massage stimulant qui aime surtout s'attarder sur les poitrines féminines ! Lorsque les filles protestent et il s'excuse, jusqu'à la prochaine !

Nous atteignons enfin Hans Meyer Cave, c'est à dire la barre des 5000 m. Heureux d'avoir passé ce cap décisif, je suis cependant mécontent de savoir le sommet encore si loin. Un pied devant l'autre puis recommencer, cela n'en finit pas, la nuit et le froid non plus. Les heures s'égrènent uniquement sur les exigences de l'effort. Gelé, l'un de mes appareils photos ne fonctionne plus. Habitué maintenant à l'obscurité, il me semble voir l'arrête de Kibo toute proche mais, je le sais, il ne s'agit là que d'un décourageant effet d'optique.

Néanmoins, lorsque le jour se lève, je distingue nettement le panneau en bois indiquant Guillman's Point, 5685 m. Nous débouchons sur les bords de la caldeira. C'est là où l'on considère que la course n'a pas échoué. Le jour se lève. Les pouzzolanes rouges de l'aube donnent au décors l'apparence de la planète Mars. Je tourne mon appareil bloqué vers le soleil pour qu'il se réchauffe. Je veux être certain de pouvoir emporter le plus de souvenirs possibles de ce lieu inaccessible à beaucoup. A ma grande satisfaction, j'ai réussi la partie la plus difficile de ce défi et, surtout, je dispose encore de suffisamment de forces pour parvenir au but. Trop fatiguées pour continuer, trois d'entre nous décident de s'arrêter ici, parmi elles les « sisters » qui, proches de la soixantaine, ont accompli là une performance digne d'applaudissements.

La marche reprend. A présent que la pente est réduite et l'arrivée seulement deux cent dix mètres plus haut, Isidori nous impose un train d'enfer. C'est d'autant plus dur pour le suivre que nous sommes à près de 6000 m d'altitude et que les irrégularités de l'arrête nous obligent constamment à monter et à descendre.

Malgré cette allure excessive, je regarde le fond du cratère qui paraît stérile et nu comparé au Mont Kenya. Mais en contrepartie, les neiges ou, plus exactement, les glaces du Kilimandjaro, dont l'évocation me fascinait tant lorsque j'étais petit, sont là, éclatantes sous le soleil !



En dépit du rythme accéléré, je ne peux résister à l'envie de marcher sur leur « blanc manteau ». M'écartant alors du chemin, je m'aperçois alors que leur réalité dépasse en beauté les songes que j'avais faits. Ce sont des aiguilles de glace toutes orientées vers le soleil comme des orgues scintillantes de cristal. Cette splendeur est due au phénomène physique de la sublimation, mais je ne résiste pas à l'enchantement de ce spectacle magique et irréel.

Pour photographier ces merveilles, je m'arrête souvent, ce qui m'oblige à accélérer pour rejoindre le groupe. Après chaque cliché, je me retrouve ainsi à la limite de l'essoufflement. Il me tarde d'arriver, tant ce parcours me paraît interminable. La fatigue me gagne et, plus que jamais, une seule pensée guide ma détermination, atteindre la cime. Au moment où je m'y

attends le moins, un guide chaga me croise et me tape dans la main, en signe de victoire.

Je comprends que j'escalade l'ultime côte de Kibo. J'aperçois le panneau et les deux hampes à drapeau signalant le sommet puis, derrière, l'ample cassure de la brèche Ouest. C'est gagné ! Plus que quelques mètres et je pose, haletant, mes pieds sur Uhuru Peak, 5895 m, nom du point le plus élevé de Kibo, du Kilimandjaro, et de l'Afrique tout entière.

Nous sommes tous saisis par la joie d'avoir atteint notre objectif et par le soulagement de voir cette marche difficile enfin terminée. C'était épuisant mais que c'est beau d'avoir un continent en dessous de ses pieds ! Tout autour de nous, un épais océan de nuages équatoriaux transforme en récifs les sommets alentour. Heureux, nous sacrifions ensuite au rituel des poignées de main et des embrassades, celui des photos, puis inscrivons nos noms, nos adresses et nos signatures sur le livre d'or installé au sommet dans une boîte métallique.



Apposant moi aussi mon paraphe, je ne mesure pas encore la portée de ce geste, tant je suis surtout préoccupé de récupérer mon souffle et quelques forces. Léo, de plus nous conseille de ne pas demeurer au-delà d'une demi-heure sur cette cime, faute d'une acclimatation suffisante et parce que nous devons

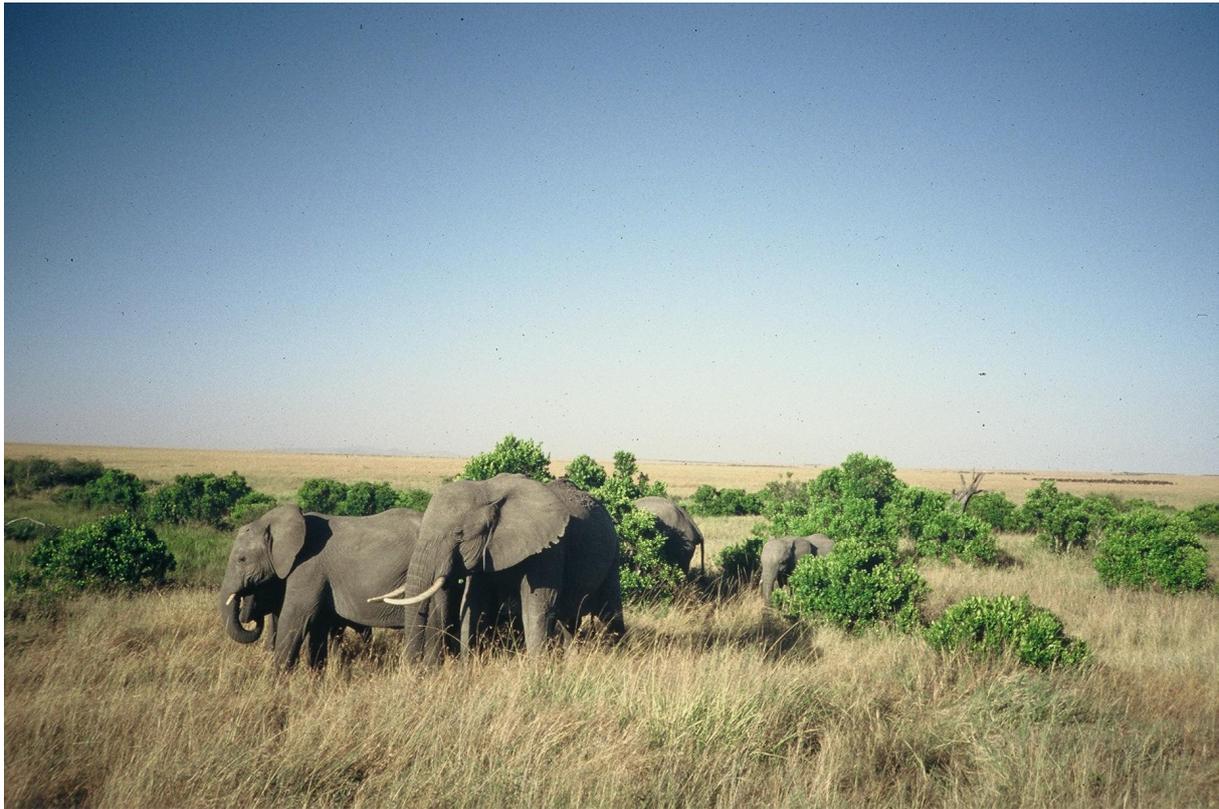
rejoindre maintenant Horombo Hut, ce qui n'est pas la porte à côté. Des conditions peu propices aux profondes méditations au sommet !

EPILOGUE

vendredi 18 août, soir.

Nairobi. Notre vol est annoncé. Le cœur déjà empli de nostalgie, je quitte le Kenya. Quand pourrai-je y retourner ? Quand reverrai-je les grands animaux dans l'immense savane ? Quand mes pas croiseront à nouveau la démarche fière des Massaïs, leurs sagaies à la main ? Quand une nature grandiose ferait à nouveau de ce « safari », voyage en swahili, une de ces leçons que l'Afrique ne donne jamais à moitié ?

En concentrant ma volonté pour atteindre les neiges blanches d'un sommet mythique, mes pensées avaient certes dépassé la vanité des mots en les concrétisant par une épreuve mais, pour autant, aucun parmi nous n'avait réellement vaincu le Kilimandjaro. Qu'une seule tempête se fût levée et nous aurions été arrêtés. Ce n'était donc pas l'Homme qui faisait la conquête de la montagne, c'était la montagne qui le laissait passer. Il nous appartiendrait désormais de ne jamais l'oublier lorsqu'un nouveau défi se dresserait devant nous : dépasser nos limites, certes, mais toujours dans le respect et l'harmonie avec la nature, maîtresse de toutes nos destinées !



TABLE

Introduction	p	3
1/ Chakula ayari	p	4
2/ Mes compagnons de voyage	p	6
3/ Shimplon Cave	p	7
4/ Le chant de la paix	p	10
5/ Lenana Peak 4 985 m	p	12
6/ Misères africaines	p	14
7/ Samburu	p	16
8/ Attention, buffle !	p	24
9/ Pays Massai	p	26
10/ Route Marangu	p	31
11/ Sur le chemin du Kilimandjaro	p	34
12/ L'impossible voyage	p	37
Epilogue	p	41